

M. de Ramezay s'était établi dans un quartier qui pouvait passer pour le St. Germain de Montréal. L'hôtel du baron de Longueuil, le château du marquis de Vaudreuil, la résidence de M. de Contrecoeur, d'E-chambault et de Madame de Portneuf, veuve je pense du baron de Becancourt se trouvaient dans l'espace compris aujourd'hui depuis la pieuse et modeste chapelle de Bonsecours jusqu'à ces arbres, deux et trois fois séculaires, que l'on voit encore sur l'ancien terrain des jésuites près du palais de justice et dont les branches inclinées vers le sol semblent regretter le silence et la prière de leurs anciens maîtres.

Le site était magnifique: du haut de la colline qui dominait le château le regard plongeait en arrière sur la plaine encore boisée, où les chasseurs—tout le monde l'était à cette époque—poursuivaient un gibier abondant, où plus tard d'autres chasseurs, Amherst et Murray devaient s'avancer pour environner et saisir leur trop facile proie.

Du côté du fleuve, il y avait bien alors comme aujourd'hui cette verdure lointaine, ces eaux azurées qui semblent ne pouvoir finir, cet aspect riant, ces vues agréables inspirant une gaieté dont tout le monde se ressentait au temps de Charlevoix. Mais je parie que du haut de son balcon M. de Ramezay cherchait plutôt de l'œil les rares barques attachées au rivage, les vaisseaux du roi, quand ils se hazardaient jusqu'à Montréal, apportant deux fois l'année les nouvelles de l'ancien monde, l'amitié des parents, les souvenirs des amis, l'encouragement et les récompenses du grand roi, quelque fois aussi ses plaintes et ses réprimandes. Avec bien plus d'anxiété que n'en ont jamais produit l'Indien et l'Anglo-Saxon, il épiait l'arrivée des flottilles du temps: la perte d'un seul canot d'écorce ruinait souvent plus de personnes que le naufrage de la *Clyde* ou du *Canadian*. Si parfois Mme. de Ramezay entendait le chant du matelot ou le cri du sauvage, son cœur maternel, devait se serrer de douleur en pensant aux dangers que couraient ses deux fils, l'un dans les combats, l'autre au milieu des tempêtes.

Le titre qui est en tête de cet article m'avertit de rechercher seulement les souvenirs qui se rattachent à cette maison. Je ne dois donc mentionner la longue administration de M. de Ramezay, preuve de la confiance qu'on avait en lui, que pour rappeler qu'elle lui permit de réunir à différentes époques les officiers les plus distingués et les personnages les plus importants de toute la colonie, car les expéditions pour les pays d'en haut, les conseils de guerre, les conférences avec les sauvages, les foires annuelles attiraient à Montréal non-seulement le gouverneur-général, l'intendant et l'ours suite; mais encore une foule considérable des différentes classes de la société.

A la mort de M. de Ramezay, en 1721, le château demeura la propriété de sa famille qui le garda jusqu'en 1745. A cette époque il n'était plus habité que par J. B. Roch Nicolas de Ramezay et son épouse, Louise Godfrey de Tonnancour. M. de la Gasse, son frère s'était noyé dans le déplorable naufrage du Chameau; de ses quatre sœurs, deux s'étaient retirées dans la rue St. Paul, une avait épousé Monsieur de Chapt, Ecuyer, sieur de la Corne, l'aîné, capitaine d'infanterie, l'autre Henri Deschamps, Ecuyer, sieur de Boishébert, seigneur de la Bouteillerie, aussi capitaine. Tous ces héritiers séduits par des offres avantageuses, pressés aussi, je crois par les réclamations de M. de Courcy et Ruette d'Auteuil, consentirent à céder la demeure paternelle à la compagnie des Indes pour une somme qui était très-considérable à cette époque.

La compagnie des Indes, obligée de soutenir la lutte où l'engageait le commerce des colonies voisines avec les tribus indiennes, voulait établir un entrepôt plus important que ceux qu'elle avait eus jusqu'alors à Montréal. Le château devint donc un magasin; les salles furent converties en comptoirs où vinrent s'entasser les étoffes, les épiceries et les liqueurs; les voûtes reçurent les pelleteries apportées par les sauvages des différentes nations.

II.

Puis arriva bientôt l'époque mémorable qui changea tant de choses. Quoique la compagnie des Indes eût cessé d'exister vers 1750, la maison portait encore son nom au moment de la conquête. Elle fut alors achetée par M. Grant et passa ensuite entre les mains du gouvernement. Les gouverneurs de Montréal en firent leur demeure officielle, sinon privée et lui donnèrent le titre d'hôtel du gouvernement qui semblait rappeler son ancienne destination.

On voit par un ordre général du 29 avril 1762, que les troupes et les citoyens durent se réunir devant l'hôtel du gouvernement pour se rendre processionnellement, tambour en tête, sur la place-d'armes, où l'on devait proclamer la guerre contre l'Espagne.

La même cérémonie eut lieu en 1763, au mois de juillet, pour annoncer la paix.

Pendant l'invasion de 1775, les Américains se croyant obligés de remplacer les Anglais partout, le brigadier général Wooster vint

loger à l'hôtel du gouvernement. Il essaya d'en faire le centre des réunions des amis du congrès et parfois aussi une espèce de cour martial. Un jour il fait arrêter un citoyen respectable, le capitaine Foretier, dont il soupçonnait les sympathies pour les Anglais et se le fait amener à l'hôtel. Foretier attend deux heures dans une salle craignant à chaque instant d'être jeté dans un cachot ou de se voir conduit à la frontière. Enfin Wooster paraît au milieu de 12 à 15 officiers et s'étant assis avec un air imposant; M. Foretier, lui fit-il dire en français par l'ancien marchand Price, M. Foretier, vous passerez mal votre temps si nous parvenons à avoir la moindre trace de votre trahison: prenez-garde à vous." Puis se levant et lui donnant la main: "Je vous recommanderai au colonel de Haas qui loge chez vous et je lui enjoindrai d'avoir l'œil sur votre conduite. Allez, Monsieur; mais prenez-garde à vous." M. Foretier s'empressa d'aller rejoindre sa famille en pleurs, qui pensait ne plus le revoir. (1)

Au printemps de 1776, Arnold qui était encore dans toute sa gloire, vint remplacer Wooster et se reposer de ses inutiles efforts contre Québec.

Si nous mentionnons comme une circonstance intéressante le séjour de Benedict Arnold dans ces murs, c'est surtout afin de rappeler que l'illustre Franklin, les deux Carroll, M. Chase vinrent plus d'une fois, sans doute, se concerter avec lui sur les moyens de gagner les Canadiens à la cause américaine. Peut-être que dans l'appartement où j'écris en ce moment Carroll s'assit à la même place que Charlevoix en 1721: Franklin s'appuyait sur le mur de cette cheminée, quand il démontrait à ses compagnons l'inutilité de leurs tentatives. C'est ici qu'Arnold, apprenant l'arrivée de la flotte anglaise à Québec, et la retraite du général Thomas, tint un dernier conseil où il fut décidé qu'on évacuerait Montréal. Ce qu'on fit; mais un peu à la manière des barbares, en pillant et en mettant le feu.

III.

A la suite de ces événements, il devient plus facile de suivre les transformations de l'hôtel du gouvernement. Vers 1781, il fut restauré pour le baron St. Léger qui l'habita quelque temps.

Depuis, les gouverneurs n'y firent que de courts séjours dans leurs visites à Montréal, jusqu'au moment où cette ville devint la capitale de la province.

Pendant les sessions orageuses de 1814 à 1819, il fut le siège des délibérations des deux ministères qui se sont succédés dans cette période importante de notre histoire parlementaire. L'administrateur, sir J. Colborne et lord Sydenham y tinrent les séances du conseil spécial de 1838 à 1841. Lord Metcalfe et lord Eglon y ont tenu leurs conseils; et ce fut dans la salle qui est actuellement le bureau du Surintendant de l'Instruction Publique, que ce dernier gouverneur reçut l'adresse des deux chambres après l'incendie du parlement. Il entra dans cette salle tenant à la main une énorme pierre que la populace ameutée lui avait lancée par dessus les haies de soldats qui gardaient son pas sage et l'escorte de cavalerie qui l'entourait. Pendant plusieurs jours M. LaFontaine et ses collègues furent bloqués dans l'hôtel du gouvernement par les mutins qui en encombraient les avenues.

Ce fut dans cette même période que l'on construisit pour les bureaux publics l'aile où se trouvent les classes de l'école normale et de l'école-modèle. Le bureau de l'éducation fut pendant quelque temps dans une des voûtes qui servent actuellement de réfectoire. Il fut de là transporté dans le vieil édifice contigu à l'hôtel du gouvernement où étaient les bureaux du receveur-général. Le département prit possession du vieux château vers la fin du mois de décembre 1856.

Dans l'intervalle qui s'écoula depuis l'automne de 1819 à l'automne de 1856, l'hôtel du gouvernement et l'aile qui s'étend dans la cour furent occupés comme palais de justice tandis que s'élevait le remarquable édifice qui fait maintenant tant d'honneur à Montréal. La salle où se trouvait la bibliothèque du barreau contient maintenant celle du département de l'Instruction publique, qui doit à la libéralité de Messieurs les avocats une partie de son mobilier.

Outre les gouverneurs et les militaires de renom qui ont été emmenés dans cet édifice ou qui en ont fait le lieu de leurs travaux, nous devons encore citer sir Dominick Daly, qui fut si longtemps secrétaire provincial et est maintenant gouverneur de l'île du Prince Edouard, M. Higginson, secrétaire de lord Metcalfe, maintenant gouverneur de *Mauritius*, l'ancien *Île de France*, cédée comme le Canada à l'Angleterre, et où Bernardin de St. Pierre a placé le site de son chef-d'œuvre, *Paul et Virginie*; et l'honorable Francis

(1) Manuscrit inédit du Commandeur Yiger.